

René Laloux En terre étrange

Damien Detcheberry

Numéro 194, mars 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Detcheberry, D. (2020). René Laloux : en terre étrange. *24 images*, (194), 36–37.

René Laloux

En terre étrange

PAR DAMIEN DETCHEBERRY



↑ La planète sauvage (1973)

En trois longs métrages et une dizaine de courts d'animation, René Laloux a imposé un style singulier et défini les contours de la science-fiction à la française.

Dessinateur, peintre et cinéaste, précurseur discret du cinéma de science-fiction français, René Laloux (1929-2004) s'est souvent effacé derrière les patronymes plus exotiques de ses illustres collaborateurs – Topor, Moebius, Caza... Si ces noms ne font pas immédiatement jaillir dans votre cortex des visions de paysages éthérés et de créatures chimériques, il est peut-être important de rappeler une vérité fondamentale : en France, les meilleures histoires de science-fiction commencent chez le dentiste. Pas n'importe lequel, évidemment... Stefan Wul – de son vrai nom Pierre Pairault – a écrit entre 1956 et 1959, en parallèle de ses activités de chirurgien-dentiste, onze romans qui ont marqué l'histoire de la littérature S.F., préfigurant tous les grands thèmes du genre.

C'est grâce à un de ces romans emblématiques – *Oms en série* (1957), adapté sous le titre *La planète sauvage* (1973) – que René Laloux se fait connaître, épaulé au scénario et à la direction artistique par Roland Topor, auteur déjà remarqué du *Locataire chimérique* (1964) et dessinateur de renom. Au festival de Cannes, le

public découvre la planète Ygam, où les humains vivent à l'état sauvage et servent d'animaux de compagnie aux Draags, de gigantesques créatures humanoïdes à la peau bleue. Le jury du festival ne s'y trompe pas en décernant au film le bien nommé Prix Spécial : plus qu'une fable philosophique qui questionne l'apparente supériorité intellectuelle de l'être humain, *La planète sauvage* est un poème visuel aux images perturbantes et indélébiles, qui reste encore aujourd'hui une œuvre d'animation sans équivalent, dont la singularité esthétique a nourri l'imaginaire de toute une génération de cinéastes.

Suite à ce succès, René Laloux entreprend d'adapter l'ensemble des romans de Stefan Wul pour la télévision, en collaboration avec les artistes de la revue *Métal hurlant*, où chaque épisode serait confié à un dessinateur différent, et aborderait un thème majeur de la science-fiction. Trop ambitieux, trop coûteux, ce projet herculéen fait long feu mais aboutit tout de même au long métrage *Les maîtres du temps* (1982), adapté de *L'orphelin de Perdide* (Stefan Wul, 1958). René Laloux s'associe cette fois au dessinateur vedette de *Métal hurlant*, Moebius (*Blueberry*, *L'Incal*), et fait appel à l'écrivain Jean-Patrick Manchette pour les dialogues. Pour Moebius, qui a fait ses armes au cinéma en collaborant à *Dune*, le film avorté d'Alejandro Jodorowsky, et à *Alien* de Ridley Scott, c'est la concrétisation d'un rêve d'enfant obsédé par les étoiles : *Les maîtres du temps* est un pur fantasme graphique sorti tout droit de l'âge d'or de la littérature de science-fiction, mêlant dans un récit d'aventures pirates de l'espace et voyages dans le temps, planètes baroques et faunes exotiques... Pour René Laloux, c'est aussi l'opportunité d'affirmer une conception personnelle du « Space Opera » qui réconcilierait enfants et adultes, privilégiant comme dans *La Planète sauvage* une approche philosophique et poétique, un rythme inhabituel loin des canons hollywoodiens.

Résolument à contre-courant, le film sort en pleine frénésie de science-fiction suscitée par *Star Wars*, mais ne parvient pas à exister face à la production télévisuelle florissante du début des années 1980 – *Capitaine Flam*, *Albator*, *Cobra*, *Ulysse 31*... L'échec commercial encore plus retentissant de son troisième et dernier long métrage, *Gandahar* (1987), achève définitivement de détourner René Laloux du grand écran. Adapté d'un roman de Jean-Pierre Andrevon et dessiné par Caza, on y retrouve pourtant la marque du cinéaste, son refus du manichéisme, son goût des mondes oniriques et des récits qui se dérobent au spectateur. Avant de se consacrer entièrement à l'enseignement et à l'écriture dans les années 1990, il joue une dernière fois les chefs d'orchestre en dirigeant pour la télévision la fulgurante émission *De l'autre côté* (mai/juin 1989), une collection d'une trentaine de courts métrages fantastiques. Cette incroyable série d'animation, qu'on peut retrouver par fragments disséminés sur Internet, est l'ultime preuve du génie de René Laloux à rassembler autour de lui un vivier fascinant d'artistes visuels, et à imposer à travers eux une vision différente de la science-fiction, libre, étrange et poétique, à nulle autre pareille.